

Plaidoyer pour un peuple courageux

Autor(en): **Auger, Denis / Richardot, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 141-143

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Plaidoyer pour un peuple courageux

Dans un livre à paraître en septembre aux éditions Le Félin (Paris) et Labor et Fides (Genève)*, le journaliste et écrivain français Jean-Pierre Richardot rejette les accusations qui ont été proférées depuis quelques années sur le comportement des Suisses pendant la Seconde Guerre mondiale. Le point avec l'auteur sur ce sujet polémique.

Denis Auger

Q u'est-ce qui vous a amené à écrire sur la Suisse et la guerre ?

Je suis un témoin. Je suis arrivé en 1941 à Genève, je venais directement du Midi, c'était en dehors de toute organisation. Je n'avais pas de famille en Suisse, mais de la quasi-famille, une famille à Pompaples la Sarraz. Mon père avait fait des études avec une femme qui est devenue pasteur, Lydia von Auw. Quand je suis arrivé, je regardais tout, j'étais très attentif, j'étais un petit garçon de douze ans, puis je suis revenu en 1942, j'ai passé deux ans et demi dans le pays, de septembre 1942 à mars 1945. Alors, je les ai écoutés, je les ai bien observés, bien entendus, et quand j'ai entendu dans le monde entier, dans tous les organes de presse, en Europe et en Amérique, parler de la Suisse en disant, en gros : " ce peuple a collaboré, il était avec les nazis, il s'est enrichi pendant la guerre ", cela ne m'a pas plu. Je suis allé trouver des éditeurs parisiens, je leur ai dit : il faudrait quand même réagir. Je vous propose de faire un livre sur la Suisse qui remettrait les choses au point, qui rappellerait énergiquement que le peuple

suisse était avec les Alliés.

Pouvez-vous dresser un portrait de ces Suisses qui souhaitent la victoire des Alliés ?

Est-ce simplement un souhait ou s'impliquent-ils ?

J'ai bien réfléchi et la réponse est dans mon livre. C'est parce qu'ils étaient alliophiles que la Suisse a été sauvée. C'est à cause de leurs sentiments à l'égard des Alliés, les Français, les Anglais, les Américains (lorsque les Américains sont entrés dans la danse), que la Suisse a été sauvée et que les Alliés ont été aidés. Il n'y avait pas en Suisse de résistants directs comme en France. Il n'y avait pas d'occupation, donc il ne pouvait pas y avoir de résistants directs mais il y avait des résistants à deux degrés, des gens qui avaient de la sympathie pour les Alliés, qui avaient une sympathie agissante. Ils ont aidé les Alliés de la manière suivante : d'abord par leur sentiment alliophile, ils ont donné une éducation des sentiments, une raison d'être, une volonté d'agir à une minorité de gens qui se sont engagés avec les Alliés et qui si le pays avait été germanophile, n'auraient



Jean-Pierre Richardot

pas reçu cet enseignement. Quand Pierre de Bénouville, jeune résistant français de 27 ans, se rend de Nice à Genève parce que son chef de réseau lui a dit : " à Genève, vous allez rencontrer les Anglais, vous allez prendre contact avec Londres, vous allez demander à travers l'ambassade de Grande-Bretagne à Berne de verser de l'argent aux banquiers suisses à Londres ", Pierre de Bénouville a répondu : " qu'est-ce que les banquiers suisses à Londres feront de l'argent que les Anglais leur verseront ? ". " Ils feront de la compensation, et à cause de cette compensation, ils pourront distribuer de l'argent pour nos maquis et pour notre résistance ". Et c'est ce qui s'est passé. Bénouville a négocié et le général de Gaulle n'était pas toujours content de ce contact direct, de l'installation du Mouvement de résistance unifié à Genève, mais cela a eu lieu dans une grande discrétion et des banquiers suisses ont financé les résistants français, les maquisards. Bénouville arrive à Genève. Il franchit le Foron, il tombe sur le curé du village qui est résis-



1940 - Patrouille sur le Lac Léman

▶ tant, contrebandier, fabricant de faux papiers pour la résistance de Savoie. Cet homme, l'abbé Desclouds, de Thonex, a eu cette attitude parce que tout autour de lui, ses parents, ses paroissiens et le reste de la Suisse étaient francophiles.

Quelle a été l'attitude de la Confédération pendant la guerre ?

À la tête de la Suisse de 1940 à 1944, on peut soutenir qu'il y a eu, à la fois, l'équivalent de Vichy et de la Résistance. Il y a eu une résistance suisse, résistance extrêmement ferme. De jeunes officiers suisses ont failli, fin juin 1940, renverser le gouvernement suisse, ils ont failli faire un coup d'État, un putsch. Il y a eu tout un groupe de gens extrêmement fermes notamment avec la Résistance nationale (Aktion nazionaler Widerstand), fondée par Hans Hausamann. Et, dans le même temps, il y a eu à la tête du gouvernement suisse des "prudents" comme Marcel Pilet-Golaz, ministre des Affaires étrangères et président de la Confédération en 1940, qui a cherché à temporiser, à gagner du temps avec les Allemands.

Tout se décide en 1940, entre les moissons et Noël. Il y a une sorte de panique. L'écroulement militaire de la France entraîne un traumatisme terrible en Suisse. Les Suisses ont peur. Personne n'avait prévu l'écrasement de la France, et tout le monde est désemparé. Finalement,

la démocratie est sauvée, d'après moi, par le fédéralisme, car si il y avait eu un État centralisé, il aurait été possible, avec une seule assemblée comme en France, de modifier éventuellement la constitution et d'abolir le gouvernement représentatif. Mais il aurait fallu demander à tous les cantons l'autorisation et obtenir la majorité absolue du nombre de cantons et du nombre

" À la tête de la Suisse de 1940 à 1944, il y a eu à la fois l'équivalent de Vichy et de la Résistance "

des électeurs. Cela n'était pas possible. Donc le fédéralisme a joué une fois de plus un rôle bénéfique en Suisse.

En résumé, les Suisses ont eu pendant la guerre une double attitude : une attitude d'extrême prudence pour ne pas être envahis, et une attitude de résistance. Les "prudents" et les "résistants" constituaient deux équipes composées de gens très différents par la mentalité et qui s'opposaient avec virulence.

La résistance se caractérisait par quel style d'actions ?

Il y a eu une résistance qui était une volonté nettement affichée de faire front à une invasion allemande. Cette résistance, c'était le Réduit national, c'était la volonté tout à fait sérieuse de saboter les lignes de chemin de fer conduisant à l'Italie,

ce qui eût été très dangereux pour l'Allemagne, et contrairement à ce que certains auteurs suisses ont pu écrire par scepticisme, cette attitude n'était pas de la simulation ou de l'hypocrisie. Elle était tout à fait sincère. Réellement l'armée et la population étaient d'accord pour que l'on barre la route aux Allemands s'ils devaient envahir le pays. Pourquoi ne sont-ils pas entrés ? Pour une série de causes complexes. Grâce à la neutralité suisse, les lignes du Gothard et du Simplon n'étaient pas bombardées. Si les Allemands avaient occupé la Suisse et les Alpes, les Anglais auraient passé leur temps à bombarder ces lignes de chemin de fer. D'autre part, la Suisse servait d'intermédiaire avec le monde extérieur pour l'Allemagne et elle servait d'intermédiaire avec les pays sous domination allemande au profit des Anglo-Saxons. Il y a une date qui est importante dans l'histoire suisse, européenne et mondiale, les 4/5 des États du monde au milieu de 1943 sont représentés les uns auprès des autres par la Confédération suisse. C'est l'une des raisons pour laquelle la Suisse n'a pas été envahie, mais pendant quatre

ans, les Suisses ont eu très peur, parce que le détraqué nerveux qui se trouvait à la tête de l'Allemagne était parfaitement capable d'envahir la Suisse, même si son intérêt était de ne pas le faire.

Quelle a été l'attitude des Suisses et de la Confédération à l'égard des Juifs ?

Lorsqu'un Juif ou des résistants français voulaient passer en Suisse, ils y parvenaient jusqu'à l'été 1942, sans grande difficulté. D'autre part, la persécution, de Vichy notamment a été une persécution graduelle. La persécution n'a réellement commencé, n'est devenue tragique que fin 1941 et surtout en 1942. La décision allemande de la solution finale date du début 1942, elle n'est mise en place qu'en été 1942 et c'est à ce moment-là que la Confédération

suisse décide de fermer ses frontières d'une manière très stricte. En fait, elle les fermera plus ou moins strictement parce que les réfugiés chercheront à passer quand même. D'après les dernières recherches faites à Genève notamment par M. Lambelet, la majorité absolue des réfugiés qui ont voulu accéder au territoire suisse, malgré tout, y sont parvenus. Lambelet dit que 65 % des Juifs qui l'ont tenté auraient réussi à passer la frontière clandestinement.

Cela dit, les Suisses d'aujourd'hui, notamment les Suisses les plus cultivés, considèrent qu'une autre attitude aurait été possible, et ils ont un sentiment d'extrême gêne. Au lieu de voir tout ce que leur pays a fait de bien, c'est-à-dire un coup de main formidable à la résistance fran-

question de nier qu'un État européen et qu'un État en général, à certains moments, peut être impitoyable. Il n'est pas question de nier qu'il y a eu une vision de la neutralité qui était une vision trop théorique, trop sèche et qui oubliait par trop l'être humain.

Comment ont été traités les gens qui ont aidé les Alliés ?

Les gens qui ont aidé les Alliés, les réfugiés, les Juifs, ont été suspectés par l'appareil d'État, et souvent inquiétés, poursuivis : mon livre extrêmement helvétophile à l'égard du peuple, est assez réticent à l'égard de l'État ou de certains aspects de l'État. Ici comme ailleurs, le peuple vaut mieux que les structures administratives.

Systématiquement, toute personne

dans le village. La Suisse est une démocratie " villageoise et paysanne ". Dans un village, on est certes solidaire, mais comme on dit dans le pays de Vaud, " il ne faut pas se croire supérieur au fromage ", et toute personne en Suisse depuis de générations, qui s'adonne à une activité la rendant célèbre dans le monde entier, sera d'abord célébrée dans le monde entier, et ensuite, à regret, quasiment à regret, sera reconnue tardivement en Suisse. Le Suisse est égalitariste et il n'accepte pas que quelqu'un ait l'air supérieur au citoyen moyen. C'est l'une des raisons pour laquelle les résistants ou les auxiliaires de la résistance européenne n'ont pas été reconnus. Il y a eu à la fois de la pudeur et de la peur qui ont tué l'Histoire.

Il y a un cimetière à Genève qui d'un côté est " sur France " et de l'autre " sur Suisse ", à Veyrier. On a sur ce cimetière de Veyrier, côté français, une floraison de témoignages oraux et de documents avec le côté burlesque et magnifique de ces faux enterrements qui permettaient de passer en Suisse en enjambant le mur. Qu'est-ce qu'on a du côté

" Il y a eu à la fois de la pudeur et de la peur qui ont tué l'Histoire "

genevois ? Rien ou presque rien : un document du tribunal de Genève qui a traîné en justice une personne ayant rendu des services à la Résistance : un fossoyeur avait prêté son échelle, et demandé dix francs. Le juge suisse l'a accusé de corruption. Le fossoyeur a expliqué qu'il avait fait cela par humanité. Le juge lui a dit : " mais vous avez accepté dix francs ! " (pas une grosse somme à l'époque). Le fossoyeur a dit que c'était pour ses frais, que c'était un monsieur juif qui lui avait donné ces dix francs et le président de tribunal de Genève lui a dit : " un Juif généreux, cela n'existe pas ". Tout cela est consigné par le greffier et se trouve dans les archives. Il y avait un antisémitisme de certains milieux, qui allait de soi.

Plusieurs administrations fédérales, ►

" Toute personne ayant rendu des services aux Alliés a été ignorée par les autorités et a caché l'action qu'elle avait menée "

çaise, un coup de main aux services de renseignements anglais, américains, ce qu'ils voient, c'est cette déficience à l'égard des Juifs. Elle les rend mal à l'aise à l'égard de cette époque, et en conséquence, ils considèrent que leurs grands-parents ont été indignes, ce qu'ils n'ont pas été, parce que la plupart n'étaient pas au courant du drame vécu par les Juifs. Il faut faire très attention, et c'est le sens de mon livre : quelles qu'aient pu être les erreurs de jugement - je pense moi aussi que l'on aurait pu agir différemment avec les réfugiés à partir de 1942 - nous ne devons pas juger une époque en fonction de la nôtre et avec les connaissances très supérieures que nous avons par rapport à nos ancêtres. Il faut faire très attention de ne pas appliquer nos critères de connaissances et de jugement d'aujourd'hui. Il est même des gens qui appellent cela faire de l'Histoire. Il faut toujours se mettre " dans la peau de l'autre ", même si l'on n'est pas d'accord avec lui. Mon livre a indéniablement une volonté de rétablir un équilibre. Dans le même temps il n'est pas

ayant rendu de grands services aux Alliés a été ignorée par les autorités et a caché l'action qu'elle avait menée. Elle est demeurée souvent muette. Il y a à cela plusieurs raisons : le peuple suisse est un peuple profondément démocratique, avec tout ce que la démocratie comporte de sympathique, constructif, et avec ce que la démocratie comporte aussi de refus de la distinction et du succès de l'individu



Le général Guisan
élu Général de l'Armée suisse en 1940.

Interview

► tout particulièrement les douanes, ont considéré que la Suisse n'était pas en état de guerre et qu'elle n'avait rien à voir avec les passages irréguliers de frontières. C'était une sorte de neutralité absolue, aseptisée, en dehors du temps. Il faut parler de la neutralité. Les Suisses ont cru aux XIX^e et XX^e siècles que c'était une création suisse. Or, la neutralité suisse est une création franco-autrichienne. Ce sont les Bourbon et les Habsbourg qui après s'être demandé au XVIII^e siècle s'ils se partageraient la Suisse, ont préféré en 1815 sur la proposition d'un Genevois, Charles Pictet de Rochemont, institutionnaliser la neutralité suisse, c'est à dire neutraliser le pays. Cette neutralité suisse ne



L'armée suisse fut mise sur le pied de guerre de 1939 à 1945

“ S'il n'y avait pas eu de victoire anglo-américaine, la Suisse aurait été disloquée ”

pouvait et ne peut exister que si des gens en conflit autour de la Suisse sont toujours en conflit, mais si l'un des protagonistes remporte la partie et entoure la Suisse, comment diable la neutralité peut-elle être pratiquée ? La Suisse a été en 1944-1945 libérée au même titre que les autres pays d'Europe. Cela, la population le savait mais la

Confédération ne voulait pas le savoir. S'il n'y avait pas eu de victoire anglo-américaine, la Suisse aurait été disloquée (pour les Allemands, la Suisse alémanique leur appartenait). Les Anglo-Américains, en gagnant la guerre, ont sauvé la Suisse, cela le peuple suisse en était parfaitement conscient, la Confédération a toujours considéré que les

Alliés devaient être mis sur le même plan que les Allemands. C'est parce qu'ils en étaient conscients qu'un certain nombre de gens ont aidé les Alliés mais on ne leur a jamais dit en haut lieu : “ aidez les Alliés ”.

Que souhaiteriez-vous dire en conclusion ?

Il y a une grande injustice à l'égard du peuple suisse, à l'égard de la grande majorité de cette population suisse qui a été aussi digne que la nôtre, si ce n'est plus. Ce n'est pas bien, à la suite de conflits d'intérêts, d'avoir attaqué le peuple suisse. Il y a des gens qui se sont plus ou moins bien comportés. Mais est-ce que parce que certains ont été trop étroits d'esprit ou intéressés, que le peuple suisse doit trinquer ? Jamais, on n'a consulté le peuple suisse sur les biens en déshérence, et on ne l'a pas plus consulté que l'on a consulté les Français avant de fabriquer des armes antipersonnel qui ont estropié les petits Africains et les petits Cambodgiens. Lorsqu'un Français se déplace dans le monde, si on lui disait partout : “ ah, c'est vous qui estropiez les enfants ”, nous tous Français, nous dirions : “ oui ce sont des Français qui ont fait cela jusqu'à ces dernières années mais je peux vous affirmer que jamais je n'ai été consulté et que je n'y suis pour rien ”. Il en va de même pour le peuple suisse.

* Une autre Suisse, un plaidoyer pour un peuple courageux

HISTOIRE

Amitié franco-suisse autour de la guerre

Le 19 juin dernier, l'association AGPIS (Anciens prisonniers de guerre internés en Suisse), en collaboration avec la Société helvétique de bienfaisance (SHB) et sous le patronage du Consul honoraire de Suisse à Toulouse, organisait la célébration du soixantième anniversaire de l'accueil en Suisse de 35 000 soldats français. En 1940 et 1941, la Suisse a en effet permis à un corps entier de l'armée française privée de moyens de survie, d'échapper aux Allemands. Il nous semble utile de vous livrer le témoignage pour l'occasion, d'André-Charles Garrigues, président de l'AGPIS et ancien prisonnier.

“ J'avais alors 20 ans et appartenais au troisième groupe du 116^e RALH (Régiment artillerie lourde hippomobile) dont la devise était “ notre peau peut-être, notre bonne humeur jamais ”. Nous avons été accueillis et cantonnés dans le village de Leuzingen, à 10 km de Soleure. Entourés de pays belligérants, les Suisses auraient pu, comme tant d'autres, se demander : aurons-nous du pain demain ? Mais leur pain d'alors, ils n'ont pas hésité à le partager avec les infortunés que nous étions. Ils nous ont donné tout ce dont nous avons besoin, avec empressement, joie et générosité, s'intéressant à nos vies, à nos familles. (...) Tous ceux qui se sont arrachés à la mère Patrie se souviennent de l'accueil chaleureux de la Suisse et de son peuple. Suisse généreuse, sois remerciée ! ”.